

## MIMIKO TÜRKKAN

propos recueillis par Lisa Toubas

---



*Pay Here (#15)*, 2010. Photographie. 2 éditions, 60 x 60 cm, 2 éditions, 90 x 90 cm, 1 édition, 120 x 120 cm. Courtesy artiste

**« Plutôt que de choisir les personnes que je photographie, je sélectionne les moments et les endroits dans lesquels je veux me trouver avec ma caméra. »**

Celle qui s'avoue guidée par un intérêt vif pour les choses curieuses et singulières a également un goût prononcé pour le voyage : l'artiste photographe turque Mimiko Türkkan est en effet partie à la découverte de Kiev en Ukraine en 2010 dans le cadre de son projet « Pay Her(e) », qui questionne la notion des identités de sexes.

Réalisé à la fin de son master au Central Saint Martins College of Art à Londres, « Pay Her(e) » fait suite à un précédent projet intitulé « I was looking to see if you were looking back at me to see me looking back at you » à travers lequel Mimiko Türkkan questionnait sa propre identité de genre : une femme dont l'identité est celle d'une personne attirée par le genre masculin. L'artiste cherche alors à se comprendre elle-même, et ce à travers une identité qui s'affirme malgré mais aussi grâce aux conflits d'un monde marqué par la domination masculine. Cette première tentative lui a permis de porter son regard vers ce qui se passait au-delà de sa propre identité : c'est ainsi que « Pay Her(e) » se propose d'explorer la tension inhérente à toute relation de pouvoir entre les sexes, et à la manière dont cette relation est (re)maniée au niveau social.

Peux-tu nous décrire ton projet « PAY HER(E) » ? Comment t'est venue l'idée d'une telle série ?

Dans « Pay Her(e) », il est question de mettre en avant et de dénoncer les stéréotypes liés à la dualité homme-femme ou masculin-féminin. Le sujet et l'objet, le voyeur et

l'exhibitionniste, le sadique et le masochiste, sont quelques exemples parmi les polarisations les plus courantes de cette dualité. Le titre de cette série est issu des écriteaux qui invitent à payer pour le stationnement des véhicules dans les rues londoniennes. Un jour, j'en ai vu un auquel on avait enlevé la dernière lettre : j'en ai pris une photo et adopté ce jeu de mot. Je ne possédais à l'époque qu'une connaissance très stéréotypée de tout ce qui entoure le striptease et la pole dance, c'est-à-dire les bars, les gens qui les fréquentent, les anticipations des clients, les femmes qui y travaillent, les raisons pour lesquelles elles auraient à priori choisi ce métier, le rapport entre les clients et les danseuses... J'étais curieuse d'observer un tel endroit moi-même et ainsi j'ai visité un strip-club avec des amis. J'ai été très vite intimidée et fascinée par cet environnement. Cela m'a permis de sonder le désir que beaucoup de femmes, moi y compris, ressentent envers ces instruments qu'elles peuvent utiliser, dont la pole dance, pour se sentir désirable.

Comment s'est déroulée ta collaboration avec les modèles ? Comment les as-tu sélectionnés ?

Je ne travaille presque jamais par préméditation. Souvent, il s'agit de personnes que j'avais déjà rencontrées et il m'arrive bien sûr de les diriger vers une pose ou une façon de se placer si nécessaire, mais je trouve que le plus important reste l'intimité : il faut que ces personnes partagent avec moi une

## ENTRETIEN - MIMIKO TÜRKKAN

part sincère d'elles-mêmes, et ceci qu'elles soient dans le « prétendre » ou dans le « naturel ». Ainsi je ne me définirais ni comme une flâneuse, ni un « control-freak », mais comme quelqu'un qui aime agir avec « désinvolture contrôlée » (controlled carelessness) selon les termes d'un de mes professeurs de photographie. Plutôt que de choisir les personnes que je photographie, je sélectionne les moments et les endroits dans lesquels je veux me trouver avec ma caméra. Mais bien sûr, il y a aussi des moments où je choisis d'exister en « voyeuse »...

Que nous révèle cette série sur les regards qui sont portés au corps des femmes (souvent très violents) ainsi qu'aux processus de déconstruction / reconstruction du corps

induits par ces mêmes regards ?

Pour moi, ce n'est pas en lien avec le genre. La vulnérabilité du corps par rapport au temps limité pendant lequel il existe, aux contraintes physiques que nous impose le monde, la finitude du corps, tout cela engendre en moi un chagrin profond et m'effraie. J'ai longtemps considéré mon corps lui-même comme une contrainte : je n'ai décidé ni de mon sexe, ni de mon type morphologique, ni de mes traits, ni de mon potentiel athlétique, ni du ton de ma voix... C'est-à-dire de tout ce qui constitue la base sur laquelle on se construit. Or la pression de la société sur l'image du corps est bien réelle, avec comme arme ses critères de beauté et de dépréciation, variant selon les époques. Mon propre regard se confond certainement avec les exigences stéréotypées des sociétés,



*Pay Here - Drink, Call, Pay*, 2010. Photographie. 5 éditions, 60 x 90 cm. Courtesy artiste

propagées et exercées par les individus qui les constituent. Mais la violence est dans le regard de celui qui le porte, pas seulement en ce qui concerne cette série. Aujourd'hui, à 35 ans, je perçois les choses différemment et mon rapport au corps en général et au mien en particulier a changé. Ce que je vois dans cette série aujourd'hui, c'est la violence que nous exerçons sur nous-mêmes, pas seulement en tant que femmes – mais tous les êtres humains.

**La photographie semble te servir d'outil pour renverser les rapports de domination inhérents aux relations hommes / femmes...**

Effectivement. À cette fin, je me suis d'abord servie des autoportraits (avant que le selfie ne naisse) dans la série qui a précédé « Pay Her(e) ». Durant mes études, « Ways of Seeing » de John Berger (« Voir le Voir ») m'a beaucoup marquée par sa description de la relation objet/femme - sujet/homme et la façon dont la femme s'observe elle-même pour convenir au regard de l'homme. Quand on y pense, se servir de la photographie pour pouvoir se représenter tel que l'on décide de se montrer/ se voir est d'une puissance remarquable, avec cette possibilité de s'appropriier les deux rôles, objet et sujet, en même temps. Cette base de travail m'a permis d'assimiler ces rôles interchangeables et de découvrir le modus operandi de mon

propre regard. Ce qui m'importe le plus, c'est de montrer au fur et à mesure de ma pratique d'art les permutations potentiellement infinies des rapports de domination entre toutes les variations de genres...

**Selon toi, quels liens peuvent entretenir la photographie et le voyeurisme ?**

Cette question me fait immédiatement penser à deux photographes japonais. D'abord Araki, qui m'avait fait l'effet d'un coup de foudre par son livre *Tokyo Lucky Hole*, Araki qui dit : « ... c'est un métier délicat. Après tout, vous trahissez les gens en appuyant sur le déclencheur. Vous le faites vraiment. Ce n'est pas tout, mais c'est un aspect du travail du photographe ».

Et bien sûr Kohei Yoshiyuki, qui explique sa démarche pour sa série « The Park » (1970) qui documente les voyeurs nocturnes en action dans des parcs de Tokyo : « mon intention était de capturer ce qui se passe dans les parcs, je n'étais donc pas un vrai voyeur comme eux. Mais je pense que d'une certaine manière, le fait de prendre des photos est en quelque sorte voyeuriste. Donc, je peux être un voyeur, parce que je suis un photographe ».

Mimiko Türkkan présentera son travail d'artiste photographe à l'Off de Paris Photo P/CAS – Paris #19 du 7 au 11 novembre 2019



*Pay Here (#06)*, 2010. Photographie, 5 éditions, 120 x 60 cm. Courtesy artiste